

La violence n'est plus ce qu'elle était
in *Sociétal*, n° 76, 2012, pp. 136-142.

Julien Damon
Professeur associé à Sciences Po (Master Urbanisme)
www.julien-damon.com

Steven Pinker, *The Better Angels of Our Nature. The Decline of Violence in History and its Causes*, New York, Viking, 2011, 802 pages.

Célèbre professeur de psychologie à Harvard, Steven Pinker publie une analyse magistrale du déclin historique de la violence et de la cruauté. Une bonne nouvelle pour l'humanité, même si la pilule, au regard des incivilités actuelles et des massacres toujours à l'œuvre, semble difficile à avaler.

Mêlant commentaires sur la structuration du cerveau humain et références à John Lennon ou à Mel Brooks, Steven Pinker compte parmi les plus importants penseurs contemporains¹. Ses travaux sur le langage, les différences entre hommes et animaux, les écarts entre nature et culture, l'évolution génétique font référence et débat. Il aime aborder des problèmes compliqués et controversés en présentant les résultats de ses investigations fouillées de façon simple et souvent imagée. Intellectuel majeur au look de rock star, Pinker a réalisé cette fois-ci un travail captivant sur les évolutions de la violence humaine.

L'humanité est moins violente

Pinker retrace dans sa nouvelle somme (700 pages de texte, 75 de notes et de références) un processus millénaire de pacification des mœurs et des comportements. Sa thèse est facile à résumer : les gens n'ont jamais été aussi peu violents. Le nombre d'homicides s'est effondré. Ce sont aussi toutes les formes de violence qui ont décliné : la torture, l'esclavage, les abus domestiques, et même la cruauté envers les animaux. Notre époque est moins violente et moins cruelle que n'importe quelle autre au cours de l'histoire de l'humanité. Cette réduction de la violence concerne les guerres entre Etats, comme les conflits familiaux ou entre voisinages.

L'auteur s'intéresse davantage à la logique interne et aux bases neurobiologiques de l'agression qu'à la distribution (ou à la « construction ») sociale de la délinquance. Observant la montée du sens moral, il fait confiance au commerce, à la féminisation des sociétés, à la science et à la raison pour faire de nous des gens meilleurs. Résolument moderne, il livre une analyse positive et optimiste qui passe, en premier lieu, par le tableau de six tendances.

La première de ces tendances, couvrant des millénaires, est celle de la transition entre la douce (ou supposée telle) anarchie des sociétés nomades de chasseurs. L'archéologie permet de réfuter cette gentille illusion de sociétés et populations pacifiques. L'étude des squelettes montre que les morts violentes étaient bien plus répandues qu'elles ne le seront jamais ensuite (environ un homme préhistorique sur cinq serait mort tué par quelqu'un). La sédentarisation des nomades a accompagné ce que Pinker baptise un processus de pacification. La seconde tendance, qui va du Moyen Age au XXème siècle, est celle que le sociologue Norbet Elias a

¹. Voir le site de l'auteur (stevenpinker.com) et, parmi ses publications, *The Blank Slate. The Modern Denial of Human Nature*, Londres, Allen Lane, Penguin Books, 2002 (commentaire par Dominique Guillo dans *Sociétal* n° 43, 3^{ème} trimestre 2003). Voir aussi la traduction de l'un de ses ouvrages majeurs, bestseller publié à l'origine en 1994, *L'instinct du langage*, Odile Jacob, 2008.

classiquement appelé la civilisation des mœurs. La consolidation des Etats et le développement du commerce ont autorisé, à travers l'Europe, des diminutions par dix, voire par cinquante, des taux d'homicides. Dans l'Angleterre du XIV^{ème} siècle, le taux d'homicide était de 110 pour 100 000. Il est actuellement de moins de 1 pour 100 000. Humaniste, Pinker s'intéresse à la rupture des Lumières. C'est une période de mise en question et souvent en cause de l'esclavage, du despotisme, du sadisme mais aussi du duel et de la superstition. Pinker repère ensuite une quatrième phase, s'ouvrant à la fin de la seconde guerre mondiale, qu'il appelle la « longue paix ». Après les conflits mondiaux, les Etats, au moins les Etats développés, ont de moins en moins eu recours à la guerre les uns contre les autres (reste qu'il demeure des Etats non développés). La cinquième tendance est plus récente encore. Pinker la date de 1989 et de la chute du mur de Berlin. Même si l'observateur pressé sera surpris (en raison, disons, du Rwanda ou du 11 septembre 2001), il n'en reste pas moins que le nombre d'actes terroristes, de guerres civiles, de répressions par des gouvernements despotiques, n'a cessé de baisser. Pinker appelle cette séquence, dans laquelle nous nous trouvons, celle de la « nouvelle paix ». Enfin, revenant un petit peu en arrière, mais avec une autre perspective que le seul décompte des victimes, Pinker considère que depuis 1948 et la déclaration universelle des droits de l'homme, révolutions, critique et condamnation n'ont fait que croître pour ce qui relève des discriminations et exactions à l'égard des minorités ethniques, des femmes, des enfants et des animaux. Après la « révolution humaniste » des Lumières, Pinker estime qu'il y a depuis les années 1950 une « révolution des droits ».

Anges et démons

Sur le plan de l'analyse plus détaillée de la violence (de ses formes concrètes à ses manifestations dans nos cerveaux humains), Pinker s'arrête sur cinq de nos « démons intérieurs ». La prédation est la première forme et une première motivation pratique de l'usage de la violence. La volonté de domination (à défaut de puissance) relève d'une quête de prestige, de gloire ou de pouvoir qui peut conduire un individu ou un groupe à agresser un autre. La revanche est un troisième moteur possible de la violence humaine. Plus sophistiqué, et parfois pathologique, le sadisme relève du plaisir qu'il peut y avoir à faire souffrir. Enfin Pinker met en avant l'idéologie comme système de croyance pouvant justifier la violence, sans limite.

Pour limiter et contrer ces démons intérieurs, Pinker s'intéresse à nos « meilleurs anges ». Faisant référence, en l'espèce, à un discours d'Abraham Lincoln, il en repère quatre. L'homme n'est, de façon innée, ni forcément bon, ni forcément mauvais (ce qui n'est pas un scoop) mais il arrive historiquement plus ou moins bien équipé (en un sens presque neurobiologique) pour s'orienter vers l'agression ou la coopération. Pinker met donc d'abord en évidence la progression de l'empathie comme caractéristique humaine positive. Le self-control serait notre deuxième ange, nous permettant d'anticiper et de limiter nos pulsions. Le troisième ange humain est le sens moral qui, avec pacification et civilisation des mœurs, conduit toujours plus certainement dans le sens du déclin de la violence. Le dernier, et pas le moindre, de nos anges comportementaux est la raison. La rationalisation de l'existence pousse à utiliser son cerveau plus que ses muscles pour résoudre les conflits.

Pinker consacre certains développements à l'évolution, au sens génétique, de l'homo sapiens vers moins de violence. Il estime, surtout, que ce mouvement historique a été nourri par des « forces historiques ». Il en compte cinq. Sans verser dans l'étatisme béat, il écrit que la monopolisation de la violence dite légitime par des formes étatiques a incontestablement limité les tentations d'exploitation et d'attaque, inhibant les aspirations à la revanche, rationalisant la résolution des conflits par l'entremise du droit. La deuxième force est le

commerce (il ne dit pas le marché) qui se présente comme un jeu à somme positive, valorisant les individus comme des partenaires, certes potentiellement concurrents, mais qui ne sont pas conçus fondamentalement comme des adversaires à éliminer. Pinker souligne ensuite la féminisation des sociétés. Ce point autorise à rappeler, incidemment, que la violence est principalement une affaire d'hommes. Dans un monde qui respecte plus les aspirations et valeurs féminines, la glorification de la violence (en particulier chez les jeunes adultes) est moins acceptable. La quatrième force de Pinker est le cosmopolitisme (à la Kant pourrait-on dire) : les individus et peuples se connaissent et se reconnaissent, intégrant progressivement les différences dans un cercle de sympathie, dans une commune humanité dirait-on encore du côté de chez Kant (qui est cité et apprécié par notre professeur de psychologie). Enfin, dans un certaine mesure à la Weber (non cité), la cinquième force serait cet « escalier de la raison » qu'emprunterait maintenant l'humanité, en rationalisant ses relations et en reconnaissant la futilité du recours à la violence.

Comprendre l'incrédulité

La thèse et le propos de Pinker sont particulièrement bien documentés, avec une multitude de sources, qui donne parfois le vertige.

Mais pourquoi donc pouvons-nous avoir du mal à adhérer à sa thèse (le monde se porte beaucoup mieux, en termes de violence) ? Pourquoi nombre de lecteurs et de contradicteurs se dressent-ils pour tenter de contredire Pinker ? Certains peuvent même estimer, en convoquant les SS, Pol Pot ou les guerres civiles africaines, que l'auteur aurait des hallucinations ou un goût prononcé pour l'obscénité et la provocation. Pour autant, ses courbes et analyses sont tout à fait convaincantes. Si le XXème siècle est celui des guerres mondiales, des génocides et du terrorisme de masse, c'est, assurément, la période la moins violente qu'ait traversé l'humanité. Pinker multiplie les sources, les graphiques et les comparaisons pour signaler cet affaïssement de la violence. Il estime qu'avec les taux de mortalité qui caractérisaient les conflits tribaux des périodes antiques, on n'aurait pas compté 100 millions de morts avec les deux guerres mondiales, mais deux milliards². Et Pinker d'exhumer aussi des estimations qui font frémir, comme ces 40 millions de morts causées par les conquêtes mongoles au XIIIème siècle...

Tentons quatre explications au scepticisme que peut produire la lecture de Pinker, et que l'on retrouve chez certains de ses commentateurs.

La première est la plus simple. Il y a certainement confusion possible entre des volumes et des proportions. Le nombre de morts, pendant les conflits mondiaux notamment, est particulièrement élevé. Mais le prélèvement total de ces déflagrations de violence sur l'ensemble de l'humanité est bien moins important que d'autres saignées, moins connues, dans le passé.

La deuxième explication n'est pas forcément extrêmement élaborée, mais elle est un peu plus compliquée. Alors que nous sommes de moins en moins effectivement confrontés à la violence, nos esprits le sont toujours davantage, d'abord en images. L'humanité, en particulier par l'intermédiaire du journal télévisé, n'a jamais été autant soumise aux images de sa violence et de sa possible sauvagerie. On pourrait écrire que nous n'avons jamais été aussi proches, en permanence, de la brutalité. Mais virtuellement s'entend. À ce sujet de la proximité de la violence, qui n'est pas uniquement virtuelle, il faut tout de même ajouter que

². La seconde guerre mondiale, si l'on ajuste son nombre de victimes à la population humaine totale, serait « seulement » le neuvième événement, en termes de mortalité violente, sur un millénaire.

la mobilité des humains allant en augmentant (en temps et en distances), nous sommes amenées à croiser de plus en plus de personnes et de situations, ce qui conduit à de multiples frottements, incivilités et inconvénients. En un mot, alors qu'elle décline globalement, la violence se voit et peut se rencontrer, dans ses formes atténuées, plus souvent.

Une troisième explication a profondément à voir avec ces dynamiques de pacification et de civilisation qu'évoque et développe Pinker. Si la violence baisse, la tolérance à son endroit diminue également. Plus le niveau de violence diminue, plus toute manifestation de violence devient intolérable. On peut faire ici un parallèle avec les questions de pauvreté. Alors que celle-ci diminue tendanciellement dans les sociétés modernes d'abondance, ses manifestations extrêmes tout comme les inégalités les plus criantes deviennent plus inacceptables. Quand le phénomène combattu et redouté décroît, la sensibilité à son endroit s'accroît.

La dernière explication a trait au périmètre de la violence. Ce qui était auparavant considéré comme anodin (crachat, bousculade, élévation du niveau de la voix) devient agression. Dans une société plus policée, devient violence ce qui est, dans un environnement plus brutal, considéré comme normal.

Incontestablement, l'humanité a vu l'effondrement des homicides et la montée de la révolte à l'égard de l'esclavage, de la torture et de la moindre brutalité sur les enfants. Si certaines périodes, selon Pinker, peuvent être caractérisées par des épisodes de décivilisation, l'humanité n'a jamais été aussi plaisante et bienveillante qu'aujourd'hui. Il suffit de feuilleter les courbes de Pinker ou de parcourir, comme il nous y invite, Homère ou l'Ancien Testament pour s'en convaincre.

Sur un volet de politique contemporaine, il faut conclure que le constat de baisse historique de la violence n'invite absolument pas à baisser les bras face à ses manifestations résiduelles. Au contraire même, car elles en sont d'autant plus insupportables. On peut penser, pour prendre deux exemples d'intensité tout à fait différente, aux incivilités dans le métro parisien, comme à la répression en Syrie...